

Jean Pigozzi : «Je suis parti avec l'objectif de faire la plus grande collection d'art africain contemporain»



Par Valérie Duponchelle
Publié le 27/04/2017



«Mambolo, The Great Hunter» (1993), de John Goba. -

Crédits photo : Maurice Aeschmann/Courtesy CAAC The Pigozzi Collection/John Goba

INTERVIEW - Ce collectionneur pionnier de ce nouveau royaume de l'art expose à la Fondation Louis-Vuitton. Avec un humour mordant, il nous raconte son apprentissage, sa passion dévorante et ses émotions.

Jean Pigozzi, c'est un monument entre *Les Tontons flingueurs* de Georges Lautner (1963) et le jet-setteur qui, à l'occasion, joue les paparazzis infiltrés. Pionnier de l'art africain, ce collectionneur, né en 1952 à Paris, a mis à profit sa fortune (héritier Simca) pour bâtir son royaume. Et peut-être demain ouvrir son propre musée. Il est la vedette [d'«Art/Afrique, le nouvel atelier» à la Fondation Vuitton.](#)

LE FIGARO. - Comment avez-vous choisi dans votre énorme collection?



Jean Pigozzi. - Crédits photo : Zach Hilty/BFA/Shutters/SIPA

Jean PIGOZZI. - Nous nous sommes arrêtés à 2009, date à laquelle j'ai cessé de collaborer avec André Magnin, mon conseiller artistique et militaire (*rires*). Soit vingt ans de collection avec lui sur le terrain et moi ici. J'ai continué tout seul. Mais les choses ont changé dans le même temps avec Internet et la multiplication des foires. Il ne fallait plus vraiment aller en Afrique pour trouver de nouvelles pièces. Nous avons retenu, avec Suzanne Pagé (directrice artistique de la Fondation Vuitton, NDLR), seulement quinze artistes dont j'ai beaucoup de pièces. L'idée était de ne pas voir un seul Romuald Hazoumè, un seul Bodys Isek Kingelez, un seul Frédéric Bruly Bouabré. Mais des séries monographiques sur cinq à dix ans qui soient éloquentes sur le travail de chacun et son évolution. Chacun est présenté dans son espace. Pas de mélanges, car ils sont sans connexions entre eux. Lorsque, dans un musée de province, on voit un Picasso, un Renoir, un mauvais petit Van Gogh, c'est bien, mais on ne comprend pas ce que fait l'artiste! On a voulu tendre vers l'éventail large comme dans une biennale d'art.

Êtes-vous allé beaucoup en Afrique?

Jamais.

Comme Champollion, vous réfléchissez et vous irez vérifier à la fin?

Peut-être! Il y avait un écrivain surréaliste, assez fou, très riche avec une Rolls, qui a écrit un gros livre sur l'Afrique sans y être jamais allé. Je vis souvent au Panama, j'ai beaucoup de tableaux africains dans ma maison là-bas où le biotope, proche de leur climat d'origine, leur convient. Les autres sont malheureux dans leur réserve en Suisse. J'y suis depuis vingt-huit ans.

Avez-vous changé de façon de collectionner depuis 2009?

Oui, forcément. Je viens de trouver une jeune artiste sur Instagram, Tony Gum. On m'a montré une photo d'elle, je l'ai pistée jusqu'à son site, je lui ai acheté des trucs, puis elle est venue à ArtBasel Miami où je l'ai rencontrée.

Comment vous est venu le goût de l'art africain?

Comme un dentiste de Maubeuge, j'avais un petit dessin de Warhol, un petit dessin de Matisse, un petit Sol LeWitt, un petit ci, un petit ça. Je suis devenu ami avec Charles Saatchi

(le collectionneur britannique qui a découvert la YBA generation et Damien Hirst, NDLR). Il m'a dit que ces petits morceaux d'artistes étaient une erreur, que je devais me spécialiser. Sans me dire dans quoi. J'étais allé voir «Les magiciens de la Terre» à la Villette en 1989, en vingt minutes, le jour de la fermeture. Je n'ai même pas vu l'autre moitié à Beaubourg. Cela a été un flop à l'époque et aujourd'hui c'est une exposition mythique et un catalogue collector hors de prix. Chaque fois que je rencontre son commissaire, Jean-Hubert Martin, je le remercie. J'y ai vu quelques Chéri Samba, Bouabré, Kingelez. J'étais très étonné. Pour moi, l'art africain, c'était des sculptures de bois comme au Quai Branly ou au Met. Je ne savais pas qu'il y avait aussi des vidéos, des installations, des tableaux. Donc, je suis parti de ce coup de massue sur la tête avec l'objectif de faire la plus grande collection d'art africain contemporain.

Votre premier achat?

J'ai appelé le lendemain Beaubourg pour leur demander ce qu'ils allaient faire de l'art africain. Le sponsor des «Magiciens de la Terre», Canal +, devait tout reprendre et l'installer dans ses bureaux. On m'a dirigé vers André Magnin, commissaire pour l'Afrique. Il y voyageait 4 à 5 fois par an, un peu partout. C'était beaucoup plus compliqué avant Internet. Il devait rapporter photos et petites pièces dans sa valise en carton. Les artistes n'avaient ni peinture ni toiles. On leur envoyait du matériel. André leur passait commande, puis, six mois après, y retournait et ne retrouvait pas l'artiste. Les pièces arrivaient infestées de bestioles. Les tableaux, roulés à peine secs sur des tuyaux en plastique, étaient détruits. Les caisses, mal arrimées, nous livraient des œuvres cassées. Il y avait un travail de restauration gigantesque.

Vous n'étiez pas curieux de connaître les hommes derrière ces œuvres?

Non. Beaucoup de gens collectionnent Picasso et Rembrandt, sans les connaître non plus (rires). J'étais ami de Warhol, je le suis de Jeff Koons et de Richard Prince. Je connais beaucoup d'artistes africains aujourd'hui, parce qu'ils sont venus à moi. Je ne suis pas un voyageur tout terrain. L'Afrique, c'est huit heures d'embouteillage, quatre heures d'attente à la douane, les crocodiles, les moustiques, pas pour moi!

[«Art/Afrique. Le nouvel atelier»](#), Fondation Louis-Vuitton (Paris XVIe), jusqu'au 28 août.

<http://premium.lefigaro.fr/arts-expositions/2017/04/27/03015-20170427ARTFIG00304-jean-pigozzi-les-artistes-africains-sont-venus-a-moi.php>